



9. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

Nous voilà revenus au Caire...

Le 27 juin 1850 Flaubert fait part à Louis Bouilhet de l'avancée de son voyage en Orient. « Nous voilà revenus au Caire. Je n'ai que cela à te dire, cher et bon vieux, car depuis ma dernière lettre, il n'y a rien d'intéressant à te narrer sur notre voyage. Dans quelques jours nous partons pour Alexandrie et à la fin du mois prochain, si d'ici là ne surgit aucun obstacle, nous ne serons pas loin de Jérusalem ».

« J'ai quitté notre pauvre barque avec une mélancolie navrante. Rentré à l'hôtel au Caire, j'avais la tête bruisante comme après un long voyage en diligence. La ville m'a semblé vide et silencieuse, quoiqu'elle fût pleine de monde et agitée. La première nuit de mon arrivée ici, j'ai entendu tout le temps ce bruit doux des avirons dans l'eau, qui depuis trois grands mois cadençaient nos longues journées rêveuses. Les palmiers d'ici m'ont semblé des balais de commodités. Tout mon voyage m'est réapparu et il m'en est monté au cœur ce goût aigre et doux que l'on éprouve quand on rote du bon vin et qu'on se dit : c'est bu ».

Revenu au Caire, Flaubert a le sentiment que sa « marmite intellectuelle s'est remise à bouillir » avec intensité mais aussi avec pessimisme. « Et le temps perdu !! Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout, et nous [nous] plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité ? Une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur ? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins, si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous ; ça m'étonnerait. Le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux. Nous faisons bien de vivre maintenant. Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de *l'avenir de la société*. Il est pour moi presque certain qu'elle sera, dans un temps plus ou moins éloigné, régie comme un collège. Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme. L'humanité ne fera plus de barbarismes dans son thème insipide, mais quel foutu style ! Quelle absence de tournures, de rythme et d'élans ! Ô Magniers de l'avenir, où seront vos enthousiasmes ? », Magnier qui fut son professeur de rhétorique au Collège Royal de Rouen.

« Nous n'irons pas en Perse, c'est décidé maintenant. On s'y égorge et tue avec plaisir. *Le pays est en feu*, sans métaphore, et oui, entre nous, remarque le *entre nous*, nous n'avons pas d'argent (ni le temps) suffisant pour faire ce voyage. Nous allons tout bonnement voir la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure, Chypre, Rhodes, Candie. De Smyrne nous gagnerons Constantinople à cheval par la Troade. Et une fois Constantinople vu et revu, si la menace subsiste encore nous revenons à travers toute la Grèce ». (Car nous pouvons dire comme Montaigne : « Les voyages ne me blessent que sur un point, la dépense, qui est fort grande, ayant accoutumé, d'y être avec équipage non nécessaire seulement mais encore honnête ») « Voilà l'itinéraire pour le moment, amis dans un voyage comme celui-là, il est bien difficile d'en avoir un prévu d'avance. Mille circonstances extérieures vous en font dévier ».

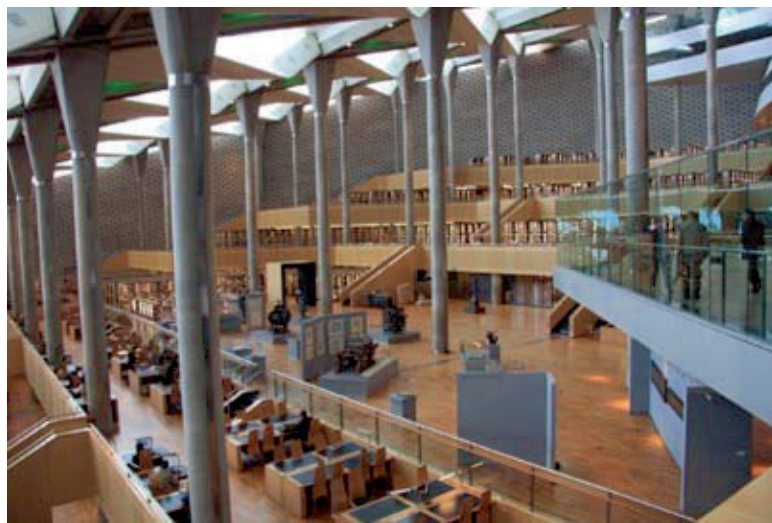
Il en profite pour ajouter à sa lettre une petite histoire croustillante. « Que dis-tu de l'histoire suivante qui s'est passée au Caire pendant que nous y étions et dont je te garantis l'authenticité. Une femme jeune et belle (je l'ai vue) mariée à un vieux, ne pouvait à sa guise coïter avec son amant. Depuis trois ans qu'ils se connaissent, à peine s'ils avaient pu se baiser trois ou quatre fois, tant la pauvre fillette était surveillée. Le mari, vieux, jaloux, malade, hargneux, la serrait sur la dépense, l'embêtait de toutes façons et sur le moindre soupçon la déshéritait, puis refaisait un testament, et toujours ainsi, croyant la tenir en laisse par l'espoir de l'héritage. Cependant, la canaille tombe malade : alternatives, soins



dévoués de Madame, on la cite. Puis quand tout a été fini, quand le malade a été désespéré, qu'il ne pouvait plus ni remuer ni parler, et qu'il commençait à mourir, mais conservant toujours sa connaissance, elle a alors introduit son amant dans la chambre et s'est fait baiser par lui, exprès sous les yeux du moribond. Rêve le tableau. A-t-elle dû jouir ! A-t-il dû rager, le pauvre bougre ! Quel coup ! Voilà une vengeance ».

C'est fini, j'ai dit adieu au Caire et à l'Égypte, Alexandrie m'emmerde...

Le 5 juillet 1850, il écrit de nouveau à Louis Bouilhet d'Alexandrie. « C'est fini, j'ai dit adieu au Caire, c'est-à-dire à l'Égypte. Pauvre Caire ! Comme il était beau la dernière fois où je l'ai humé la nuit sous ses arbres. Alexandrie m'emmerde. C'est plein d'Européens, on ne voit que bottes et chapeaux, il me semble que je suis à la porte de Paris, moins Paris ».



La Bibliothèque d'Alexandrie aurait plu à Flaubert ! © J.C. Giblin

« Enfin quelques jours de Syrie, et là nous allons nous foutre sur la selle pour longtemps ! Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et nous galoperons poitrine au vent ».

Le 7 Juillet 1850, Flaubert écrit à sa mère d'Alexandrie dans un autre registre ! « En arrivant au Caire j'ai reçu un bon paquet de tes lettres. Je les ai dévorées comme un affamé ». Il la félicite d'être allée à Rouen chez son fils Achille qui avait succédé, à la mort de leur père, au poste de Chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu où elle avait vécu jusqu'à la mort de son mari. Il la conforte dans l'idée de prendre la tutelle de sa petite fille car son gendre et beau-frère est incapable de l'élever. Il la félicite d'avoir « planté là » le docteur Cloquet et son épouse anglaise. « Lui, du genre nonchalant... avec toutes ses minauderies et elle faisant tout cela pour se faire bien voir, moitié par condescendance et moitié par hypocrisie ». Ils ne veulent pas aller en Angleterre avec elle, Flaubert s'engage à l'y emmener, « *Ce sera même un grand plaisir* comme on dit ! ». Ce voyage aura lieu en septembre 1851.

Il lui fait part de ses retrouvailles avec Le Caire. « Nous avons revu toutes nos connaissances du Caire qui ont admiré ma barbe et nos teints bruns. Nous avons dit adieu ; nous avons refait nos paquets, que nous défaisons ici pour les refaire. Nous envoyons à la douane de Marseille (suivant les instructions que tu m'as données) les trois quarts de notre bagage. Nous sommes dans les emballages et n'avons guère de temps. Adieu à la pauvre Égypte ! Les palmiers me paraissent bien pitoyables en comparaison avec ceux de la Nubie [...] encore quelque chose de passé sans retour ! Encore quelque chose de jeté au gouffre et qui ne reviendra plus ! »



On met ici les bateaux à vapeur qui viennent de Malte en quarantaine parce qu'on prétend qu'il y a le choléra à Malte...

Il enchaîne ensuite sur le désormais chapitre classique de la réassurance maternelle quant aux risques de maladies. « Nous allons joliment nous embêter à Beyrouth à faire quarantaine, l'Égypte étant en perpétuelle suspicion de peste, pour tous les autres Turcs qui sont les plus peureux du monde. On met, en ce moment ici, les bateaux à vapeur qui viennent de Malte, en quarantaine parce qu'on prétend qu'il y a le choléra à Malte. Je m'attends donc à recevoir ta prochaine lettre lacérée et vinaigrée. L'inconvénient de tout cela c'est que nous allons peut-être être 15 jours ou 3 semaines au lazaret de Beyrouth où il y a de quoi crever d'ennui [...] Je t'avertis de tous ces bruits parce que les journaux ne vont pas manquer de dire que le choléra *ravage* Malte et tout l'Orient. Quand nous étions en Nubie on disait qu'il était au Caire, où il n'en a pas été question, et quand nous étions au Caire, on le prétendait à Alexandrie, où personne n'en a vu la queue. Telle est, chère mère, la vérité toute pure. PS. Le bateau anglais d'Europe vient d'arriver à midi. Il n'y a pas (ou plus) de choléra à Malte, si bien qu'il n'a pas fait de quarantaine ».

Le 7 juillet 1850, Flaubert fait part à sa mère des rencontres pouvant l'intéresser tout en évitant les histoires croustillantes ! « Je suis venu du Caire [à Alexandrie] avec le colonel Langlois, l'auteur de *La Bataille d'Eylau*, panorama que tu as sans doute vu cet hiver à Paris, et sa femme [...] ils voyagent et travaillent toujours ensemble. Ils ont été ensemble en Russie, en Allemagne, [...] la femme travaille avec son mari et cette association permanente, physique et morale, a quelque chose d'assez touchant. Le colonel Langlois [qui avait fait les guerres de l'Empire], vient de passer 6 mois en Égypte où il a préparé un panorama de la bataille des Pyramides et de Karnak. Il est de Beaumont [-en-Auge près de Pont-l'Évêque]. Nous avons causé du père Follebarbe, des Paris, de Trouville, etc. [Tous connus de la famille Flaubert]. Il repart demain ou après-demain pour la France sur l'*Alexandra*. Si tu étais à Paris, tu pourrais aller le voir et lui demander de mes nouvelles, je suis sûr que tu seras bien reçue : il demeure aux Champs Élysées, au Panorama ».

Le 17 juillet, il fait part à sa mère de leur départ pour Beyrouth et de l'arrivée probable du Colonel Langlois à Marseille en lui rappelant qu'elle sera bien accueillie à Paris. Il ajoute : « Je t'envoie mon dernier baiser d'Égypte. Toutes nos affaires sont emballées et finies, mon sac de nuit est même fermé de sorte que je ne sais pas où j'en suis des numéros de mes lettres. À ce propos, pauvre vieille, tu ferais bien de mettre un peu plus d'ordre dans les tiennes. Ainsi tu m'as envoyé deux n°s 29 etc. Aies comme moi un registre sur lequel tu écriras leur ordre pour ne pas te tromper... rien de nouveau. Nous allons tous très bien ».

Arrivé à Beyrouth, Flaubert passa, comme annoncé, par la case Lazaret. Il écrit de celui-ci une lettre à Frédéric Baudry, ami de son enfance rouennaise et futur Conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Il va lui retracer le panorama de l'Égypte de ce milieu du XIX^e siècle. Mais il commence par une petite description des horizons de ce Lazaret. « J'ai la mer sous mes fenêtres, un peu plus loin Beyrouth entouré de mûriers et à ma droite le Liban, qui a une couronne de nuages et une perruque de neige [...] La mer casse-pète de bleu. Hier je m'y suis baigné, à travers la transparence de l'eau je voyais mes bras colorés d'une teinte pâle d'émeraude ». Il le questionne ensuite sur la situation en France...

« Mais avant j'ai accompli mon serment, du haut de la grande Pyramide. J'ai évoqué la souvenir que vous savez, j'ai tâché de me figurer la scène, et m'efforçant de vous reproduire, de geste, de voix, de pensée, j'ai répété la fameuse phrase... qui alors m'a semblé tenir la distance entre les deux pôles -que dis-je ! bien plus ! Oui vous avez été grand ce jour-là, Monseigneur, c'était une belle chose et qui m'a fièrement excité ; quant à l'acte pieux que j'ai accompli, je crois que les quarante siècles eux-mêmes ont été ébranlés. Mais maintenant je vais vous parler un peu de l'Égypte » pour enchaîner sur l'État Politique, l'Économie Politique, l'Administration et les Beaux-Arts en Égypte.

L'Administration se résume en deux mots : courbach et batchis. On tâche d'éviter l'un et d'empoigner l'autre le plus qu'on peut ...

L'état politique se résume à Abbas-Pacha dont les pigeons portent des colliers de diamants, qui est entouré de chiens venus de toutes les parties du monde et de bardaches, mignons plutôt laids, habillés avec des redingotes, des cravates. Pitoyable, ajoute-t-il. Mais il a un magnifique bouquin à son chibouk. Enfin, le café servi est exécrable.



L'économie politique est simple puisqu'il n'y a aucune espèce d'économie. « On mange, on discute, on pot-devinise. Quant à la politique, elle consiste à se tenir bien avec le Sultan auquel on vient de faire cadeau d'une frégate en oubliant dedans cent mille talaris ; le Fellah a vendu les semences de l'année prochaine. Quinze cents hommes feraient la conquête du pays si aucun gouvernement européen ne se mettait à l'encontre. Les troupes sont bonnes mais crèvent de faim. La nationalité est *nulle*. Nous avons entendu des Arabes nous dire « qu'on nous donne un chapeau pour un morceau de pain et nous quittons le tarbouch ». « Notez que l'Angleterre a très bien pratiqué le Bédouin, fort bien disposé pour elle, et qui à la première invasion tombera sur le pauvre Arabe et rasera la plaine. On apprendra la nouvelle de la possession de l'Égypte d'un seul coup, ce sera entrepris et accompli en même temps [...] Cela ne tient à rien et branle dans le manche ; La civilisation européo-orientale que l'on a voulu plaquer sur le musulmanisme est une monstruosité. Tous les beys éduqués en France n'en sont pas moins turcs dans le fond ; ils portent des bottes vernies et dans l'intérieur de leur harem tuent leurs femmes à coup de sabre. Les filatures coûtent plus qu'elles ne rapportent, on les démolit toutes maintenant, ce qui est très sage quoiqu'on blâme ça. Il y a des forteresses mais que jamais on ne répare. Pour fondre des canons, on exige que le plan du susdit canon soit de grandeur naturelle et en même temps on supprime l'école d'artillerie, toutes les écoles plutôt ». L'influence française avec le docteur Antoine Clot-Bey fut prépondérante. Il organisa en Égypte dès 1825, le service de santé de l'armée, fonda l'École de Médecine et de nombreux hôpitaux dont celui du Caire qui sera annexé ultérieurement à la Faculté de Médecine et à l'Université du Caire. A cette influence française, a succédé l'influence prussienne, autrichienne, russe, turque de Pruner-Bey, médecin actuel du vice-roi. Je crois que l'Orient est encore plus malade que l'Occident ».

L'Administration se résume en deux mots : « courbach et batchis. On tâche d'éviter l'un et d'empoigner l'autre le plus qu'on peut ».

Les Beaux-Arts. « Il est défendu aux Arabes de Thèbes de vendre des momies sous peine de quatre cents coups de bâton. Les gens comme il faut ont une voiture, vous voyez dans une calèche découverte des femmes voilées avec l'eunuque sur le siège ». Il lui parle ensuite des chameaux, des danseurs, des danseuses, du Nil, des ruines et des temples, des pélicans, des crocodiles, des cataractes, des pèlerins pour la Mecque en marche pour certains depuis deux, trois, voire sept ans. En bref, il lui annonce le tourisme du futur et les croisières sur le Nil !

Le 26 juillet 1850, il écrit à sa mère. « C'est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que nous sommes arrivés à Beyrouth. La brume voilait les côtes de Syrie, il faisait humide, le pont était trempé, tous les passagers dormaient, moi seul excepté qui, le lorgnon sur l'œil, me guindais pour découvrir quelque chose. Enfin, quelques lumières à ras des flots ont paru : c'était Beyrouth. Nous étions dans la rade, le bateau allait à demi-vapeur, tout le monde se taisait, on entendait de dessous l'avant du navire glousser une poule dans la cage aux volailles, et en haut de la vergue du mât la lanterne qui crépitait dans l'humidité de la nuit. Quelque temps après, j'ai entendu venir du rivage le chant d'un coq, un autre y a répondu, et puis il s'est mêlé à ces deux voix une autre voix, stridente et se répétant de façon monotone, comme le chant du griffon. Le capitaine sur la passerelle donnait des commandements, la lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre ».

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 610-639.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p 107-138.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. André JM. L'analogon, la peinture et la musique. jeanmarieandre.com. Section Nouveautés-Esthétique.
5. André JM. 7. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient. Hegel 2018;8:156-160.